

Regard sur le court métrage au Saguenay Un nouveau regard

Guillaume Harvey

Volume 26, Number 3, Summer 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33455ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Harvey, G. (2008). Review of [Regard sur le court métrage au Saguenay : un nouveau regard]. *Ciné-Bulles*, 26(3), 50–53.



Un nouveau regard

GUILLAUME HARVEY

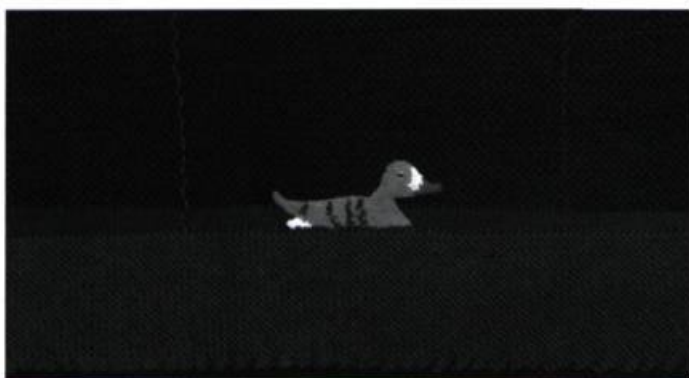
En seulement 12 ans, Regard sur le court métrage au Saguenay est devenu un incontournable des événements cinématographiques québécois. Ayant acquis une réputation festive tout en présentant un contenu qui ne sombre pas dans la facilité, Regard parvient à fournir aux créateurs qui y participent ce qu'ils désirent : une foule impressionnante de spectateurs passionnés et ouverts à toutes sortes d'expériences. Cette année marquait un passage important pour l'organisation, lequel comportait son lot de risques : la tenue d'un volet compétitif. En effet, la présence d'une compétition aurait pu mettre fin à cette belle ambiance décontractée qui régnait depuis ses humbles débuts. Heureusement, ce ne fut pas le cas. Chronique d'un festival unique et rafraîchissant, saisi dans un moment important de son développement.

Pour le néophyte, la première surprise vient dès la lecture du calendrier des événements. Parallèlement aux projections de films en compétition se trouvent plusieurs activités dont la diversité ne peut laisser indifférent. Au menu, des ateliers qui vont de la séance pédagogique à la rencontre intimiste avec des réalisateurs établis, un spectacle du groupe montréalais We Are Wolves, une performance d'animation en direct de l'artiste Pierre Hébert, des soirées amusantes en cabaret, des projections pour enfants et d'autres « pour adultes seulement », puis une à l'extérieur sur écran de neige... Bref, une multitude d'activités dont l'éclectisme reflète parfaitement celui du court métrage.

Étonnamment, plusieurs films internationaux partageaient cette année une thématique et une approche particulière : la critique, par l'absurde et la satire, de la société occidentale. C'était le cas, notamment, des comédies **Missing** du Belge Matthieu Donck et **Dans leur peau** du Français Arnaud Malherbe. La première présente l'histoire kafkaïenne de Bernard, un vieux banlieusard ennuyeux qui, soudainement, disparaît aux yeux des gens qui l'entourent, tout en restant visible au spectateur. Des recherches infructueuses sont d'abord organisées par sa femme, mais celle-ci, comme tout le monde, l'oubliera rapidement, vivant sa vie le plus normalement du monde. Alliant un humour visuel à une bonne direction d'acteurs, le film compare avec finesse ces vies mornes et sans éclat à une absence perpétuelle. Le film de Malherbe effectue le même genre de comparaison en situant son action dans le monde de la spéculation boursière. Joseph, un livreur venu déposer une œuvre d'art chez Michel, assiste en direct à la mort accidentelle de ce dernier. Il décide sur le champ de voler son identité, allant jusqu'à se présenter au lieu de travail du jeune cadre décédé pour y prendre sa place. Étrangement, tout le monde semble le reconnaître comme étant Michel. Malherbe dépeint un univers corporatif où les relations sont si superficielles que l'être humain y est totalement remplaçable, sans que cela n'ait quelque conséquence que ce soit, tant sur le plan de la collectivité — la productivité de l'entreprise n'étant aucunement affectée par ce changement — que dans les échanges interpersonnels. Dans la même veine, **Outsourcing** de l'Allemand Marcus Dietrich met



Projection extérieure à Regard sur le court métrage au Saguenay — PHOTO : NICOLAS LÉVESQUE



Missing de Matthieu Donck, Don't Let It All Unravel de Sarah Cox et Train Town de Keith Bearden

en scène une famille qui se comporte comme une entreprise en restructuration. Dans une réunion autour de la table, une décision importante est annoncée par le patriarche et ses enfants : la mère sera mise à la porte du foyer au profit de « sous-traitants » et d'une répartition de tâches au sein des membres restants de la famille. Par cet exposé comique et troublant, Dietrich présente l'inhumanité du phénomène de la « rationalisation » en s'attardant aux processus décisionnels aberrants qui mènent à ce type de réorganisation.

Parmi les autres œuvres internationales dignes de mention, impossible de passer sous silence deux excellents courts américains : **Train Town** de Keith Bearden et **A Piece of America** de Keir Politz. Le premier, une comédie hilarante, met en scène les deux grands mouvements des années 1960, le *Peace and love* et la droite américaine guerrière, dans une confrontation entre deux vendeurs dans un magasin de jouets spécialisé en trains électriques. Tour à tour, les deux hommes changent les habitants du village miniature situé au cœur du magasin pour représenter leurs idéaux respectifs. Le conflit gagne en intensité jusqu'au moment où la comédie prend une tournure tragique qui vient en renforcer le commentaire politique. Bonne suite de gags visuels appuyée par un jeu convaincant, le film a figuré parmi les meilleures comédies du festival. Le second film, un drame déchirant jouant sur les thèmes du rêve américain et de l'immigration, suit un

chauffeur de taxi dans sa tentative désespérée de trouver à sa famille un logis qui corresponde aux attentes qu'il avait fixées lors de leur arrivée. Leur tragique histoire, qui aurait facilement pu sombrer dans le misérabilisme, prend tout son sens dans la scène finale, lorsque l'homme amène sa famille vers une propriété qu'il a achetée sans en connaître les particularités. Mêlée d'espoir et de fierté, la déception affichée par le père lors de la découverte de la nouvelle maison familiale fait de cette scène un bijou d'humanité.

Une des forces incontestables de *Regard* se trouve dans ses sélections en animation. Les années précédentes, plusieurs œuvres appartenaient à ce domaine, le court film permettant aux créateurs de faire de véritables expérimentations formelles. Les œuvres canadiennes y trônent très souvent au sommet, notamment grâce aux créateurs des studios d'animation de l'Office national du film (ONF) qui développent constamment des styles visuels innovateurs. Les films **Madame Tutli-Putli** de Chris Lavis et de Maciek Szczerbowski et **Isabelle au bois dormant** de Claude Cloutier, deux productions onéfiennes, ont été chaleureusement accueillis par le public (également présentés au Sommet de l'animation de Québec et de Montréal en novembre 2007, ces films ont fait l'objet d'une attention particulière dans notre numéro précédent). Le renommé cinéaste Pierre Hébert, lui aussi associé à l'ONF, avait droit à une rétrospective de son œuvre. Mis à part

ÉVÈNEMENT

Regard sur le court métrage au Saguenay



L'Appel du vide d'Albéric Aurtenèche

le style visuel unique du créateur, ces projections ont mis en évidence son approche interdisciplinaire. **Love Addict**, sur la musique d'Offenbach, et **Chants et danses du monde inanimé : Le métro**, sur un enregistrement en spectacle de performances des musiciens Robert M. Lepage et René Lussier, témoignaient de cette facette de son art et ont très bien survécu au passage des années.

Aussi réalisé au Canada, **I Met the Walrus** de Josh Rashkin accompagne une entrevue audio de John Lennon en 1969; une cascade psychédélique d'images représente les concepts abordés par le musicien. Bien qu'on réutilise ici pour une énième fois la figure emblématique de Lennon comme apôtre de la paix, la mise en images originale de ses propos, ainsi que la touche de cynisme avec laquelle ils sont présentés, confèrent une fraîcheur indéniable au film. À l'international, il faut mentionner **Don't Let It All Unravel** de l'Anglaise Sarah Cox, un petit film très charmant utilisant une esthétique surprenante pour illustrer sous un nouvel angle la problématique environnementale. Avec une boule de laine pour représenter la terre et ses habitants, Cox fait la démonstration de l'impact de l'homme sur la planète en faisant tourner des avions autour de celle-ci. Tous les appareils, symbolisant la consommation des ressources par l'être humain, tirent derrière eux un fil de la boule de laine qui finit par « découdre » les occupants de la terre. Ici encore, un message répété souvent ailleurs est exprimé de manière visuellement novatrice. Le film expérimental **Pikapika, Lightning Doodle Project** de Kazue Monno et Takeshi Nagata, construit image par image avec des photos d'individus utilisant des objets fluorescents pour dessiner des formes dans l'espace, mérite aussi d'être mentionné, si ce n'est que pour son impressionnante rigueur technique.

Le festival voulant offrir une place de choix aux créateurs du Saguenay ainsi qu'à ceux du reste du Québec et du Canada, la qualité de ces films s'en trouve toujours un peu diluée. Même s'il n'y a pas eu cette année de films marquants comme l'ont été auparavant **Une chapelle blanche** de Simon Lavoie et **Dust Bowl Ha! Ha!** de Sébastien Pilote, certains courts de fiction



J'viendrai t'chercher de Sophie Dupuis

québécois ont tout de même réussi à se démarquer, comme **L'Appel du vide** d'Albéric Aurtenèche, un des meilleurs films du festival. Produit par MetaFilms, qui fait un travail colossal pour le court métrage d'auteur québécois depuis des années, ce drame énigmatique étonne autant par l'ambiance qu'il réussit à créer que par la singularité de sa structure narrative. On y suit, dans un motel au décor tropical intrigant, les parcours parallèles d'une femme enceinte et d'un homme mystérieux qui peine à supporter la pression qui pèse sur leur vie. La véritable nature des personnages, qui ne se croiseront jamais, ne sera révélée qu'à la toute fin, sans que le film ne se résume à la seule exécution d'une pirouette narrative, phénomène qu'on observe encore trop souvent dans le court métrage. Notons aussi le très bon jeu des comédiens principaux, Catherine de Léan et Sébastien Delorme, qui réussissent à rendre attachants des personnages plutôt énigmatiques. Bien qu'il ait flirté ici et là avec un certain maniérisme en matière de montage, Aurtenèche s'impose au sein de la relève québécoise; il faudra suivre attentivement son évolution.

Également produit par MetaFilms, **Code 13**, réalisé par Mathieu Denis, mérite une certaine attention pour l'approche minimaliste réussie avec laquelle le cinéaste aborde son propos. Suivant Joseph (un chauffeur de taxi taciturne joué avec justesse par Roc Lafortune) durant une nuit de travail, le film se révèle une étude intéressante de personnages en situation de crise. La présentation initiale du personnage central, toute en détail et en subtilité, s'avère aussi pertinente que le conflit dans lequel il sera impliqué. Malheureusement, le lien entre les traits de caractère exprimés au début du film et la réaction du personnage à la fin est plutôt nébuleux, ce qui enlève de la résonance au film. **J'viendrai t'chercher** de Sophie Dupuis, qui a remporté le Prix du public ainsi que le Prix du meilleur scénario, figure aussi parmi les œuvres québécoises dignes de mention. Ce film coup de poing sur l'abus sexuel parental présente une situation maintes fois exploitée avec une sincérité qui revigore le message véhiculé. Amenant la problématique du point de vue d'un adolescent qui veut sauver son frère cadet d'un père violent, le film met davantage l'emphase sur l'inaction de la mère que sur le

caractère abject du père. L'œuvre se termine sur une note abrupte et saisissante. Il est impossible de passer sous silence le troublant **The Colony** de Jeff Barnaby, un film sombre qui plonge des personnages de perdants attachants dans un univers organique et surréaliste à la Cronenberg. L'histoire explore la relation complexe entre deux amis bûcherons qui sera chamboulée par un accident. S'étant entaillée la jambe avec une scie à chaîne, Maytag, un jeune Mi'gMaq, se met à sombrer dans la folie, souffrant d'hallucinations troublantes reliées à une invasion de coquerelles dans son appartement. L'œuvre de Barnaby, courageuse et sans censure, utilise efficacement la violence et l'horreur pour explorer les états d'âme de son personnage, fournissant du même coup une véritable pertinence aux effets spéciaux dégoûtants, trop souvent utilisés sans réelle justification dans les courts. Parmi les autres œuvres de fiction canadiennes intéressantes, mentionnons **Mon nom est Victor Gazon**, une sympathique comédie de Patrick Gazé qui a su charmer par son apparente naïveté; **Terminus**, un film disjointé de Trevor Cawood utilisant l'animation 3D et l'architecture du métro de Montréal pour créer un formidable univers visuel; ainsi que **Souffle** de Louis-Philippe Éno qui allie une bonne performance de Vincent Bolduc à une réalisation inspirée rehaussant une idée de départ plutôt mince.

Aucune programmation n'étant parfaite, quelques faux pas ont été observés ici et là. On pense tout de suite à la sélection du film **The Last Moment** du Manitobain Deco Dawson, qui s'avère un exercice de style beaucoup trop long, de niveau collégial. De plus, la programmation de cette année dans le volet Tourner à tout prix!, récompensant les jeunes créateurs ayant réalisé leurs films sans financement, semblait un peu plus faible que les années précédentes, notamment dans le cas de deux films dont la qualité sonore déficiente ne permettait pas de saisir les dialogues. Mais c'est du côté des documentaires que la sélection fut la plus faible. Il y a bien eu **Un dimanche à 105 ans**, portrait charmant, bien qu'anecdotique, d'une Acadienne centenaire réalisé par son petit-fils, Daniel Léger, qui a suscité l'étonnement et les rires dans le public. On a aussi eu droit à **Un soir les Albertines...**, un court particulier montrant les comédiennes d'*Albertine en cinq temps* (Sophie Clément, Sylvie Drapeau, Élise Guilbault, Andrée Lachapelle, Monique Mercure et Guylaine Tremblay) répétant leur pièce en coulisses pendant qu'elles se maquillent et se costument. Ces deux films, avec **Une bonne élève** de Karina Garcia Casanova, autre portrait à l'accent comique, et **Sang et Encens**, un document de Carl Valiquet s'apparentant au film ethnographique portant sur des cérémonies religieuses violentes à Bali, représentent les seuls temps forts d'une programmation de documentaires aussi mince que décevante. D'autant que le plus long des documentaires en compétition cette année, **July Trip** de Wael Noureddine, s'est avéré l'un des pires échecs du festival! Vidéo de voyage tournée dans un Liban dévasté, cette suite d'images mal cadrées au montage dépourvu d'intérêt ne méritait

aucunement d'être présentée au festival. Espérons que le festival saura, dans le futur, accorder à ce genre l'importance qu'il mérite.

En marge des films, Regard offre des formations de qualité qu'il serait injuste de passer sous silence. Parmi les ateliers proposés, nous avons pu assister à une lecture de scénarios plutôt originale, axée sur l'écriture documentaire. En effet, Benoit Pilon (**Roger Toupin, épicier variété, Des nouvelles du nord**) a exposé sa pensée sur la préparation du matériel documentaire, ce qui a captivé l'auditoire autant sinon plus que l'habituelle lecture de scénario. Parmi les ateliers plus conventionnels (le financement des films par la SODEC et par le Conseil des arts et des lettres du Québec, leur distribution avec quelques programmeurs et distributeurs), se trouvait un atelier intitulé *Du court au long* qui a pris la forme d'une rencontre avec Stéphane Lafleur (**Conti-mental, un film sans fusil**) et Rafaël Ouellet (**Le Cèdre penché**). La discussion, qui tournait principalement autour du passage du court au long métrage, a grandement bénéficié de la différence majeure entre les approches des deux réalisateurs. Lafleur, dont la réalisation reste collée à l'écriture, racontait n'avoir eu que très peu de difficultés à passer du court au long, notamment parce que son film ressemblait à une suite de courts. Il a rappelé l'importance de la relation de confiance qu'il entretient avec son producteur, Luc Déry (**Congorama, Familia**), laquelle date du tournage de son court métrage **Snooze** (2002). Ouellet, produisant lui-même ses films et laissant beaucoup de place à l'improvisation, a abordé la complexité de ce même passage sous l'angle du créateur autonome, en mettant l'accent sur les difficultés liées à l'autofinancement en matière de long métrage.

En conclusion, Regard sur le court métrage au Saguenay est un festival qui a su diversifier ses activités et sa programmation afin de grandir tout en respectant son public et en étant à la hauteur de ses ambitions. ■



Code 13 de Mathieu Denis